LE *YI JING*, LA SAGESSE DU CHANGEMENT

Jacques Gossart

Le Yi jing est certainement le livre chinois le plus connu en dehors des frontières de son pays d'origine. En Chine même, il a toujours eu la faveur des élites, depuis Confucius jusqu'à Mao Zedong. En Occident, il a captivé de grands esprits comme le philosophe-mathématicien Gottfried Wilhelm von Leibniz et le psychanalyste Carl Gustav Jung. Aujourd'hui traduit dans toutes les langues et mis à toutes les sauces, le *Yi jing* fait véritablement partie du patrimoine intellectuel de l'humanité.

Du *Zhou Yi* au *Yi jing*

Pour ce qui est de la traduction de l'expression 易经 [1] *yi jing*, les versions varient suivant les auteurs. C'est ainsi qu'à côté des usuels « Livre des mutations » et « Livre des changements » (*yi* signifiant littéralement « changer », « transformation », mais aussi « processus de mutation »), on trouve des traductions moins courantes, comme ce très poétique « Traité canonique de la mue ». Notons aussi que l'ouvrage est souvent renseigné sous son premier nom de 周易 *Zhou yi*[2]. Cette dernière expression est davantage dans la manière chinoise, qui évoque plutôt qu'elle ne désigne, et donne libre cours à l'interprétation créative. C'est ainsi que *zhou* fait référence à « l'universalité, la ronde céleste et ses implications temporelles sur terre, la notion de cycle qui se répète éternellement […] » (préface au *Zhou Yi*[3]) ; mais *zhou* est aussi le nom de la dynastie des Zhou, sous laquelle le livre a été composé. Toute une histoire dans un seul mot !

Le *Yi jing* est le premier des cinq « classiques » (*jing*) dont l'étude était obligatoire pour les lettrés. C'est au départ un livre servant à la divination, dans la pure tradition de pratiques qui

[1] En caractères simplifiés.
[2] *Yi jing* est une expression tardive, apparue sous les Han (-206 à 220).
[3] *Zhou Yi le Yi Jing intégral*, traduit du chinois par Jing Hong et Carmen Folguera, Paris, Éditions You Feng, 2012.

plongent leurs racines dans le néolithique. Mais cet ouvrage va évoluer et, très tôt, il ne se contentera plus de répondre à la question « que va-t-il arriver ? » : il donnera également des indications sur l'attitude à adopter en fonction des circonstances. Le livre de divination est ainsi devenu un livre de sagesse.

À la base du *Yi jing*, on trouve les hexagrammes, combinaisons par deux des 八卦 *ba gua*, communément désignés en français sous le nom de « huit trigrammes ». Ces derniers sont eux-mêmes formés par la combinaison par trois de traits pleins *yang* (—) et de traits discontinus *yin* (- -) (figure 1). Ces huit trigrammes symbolisent les éléments de base de l'univers : le Ciel, la Terre, le Tonnerre, l'Eau, la Montagne, le Vent, le Feu, le Lac.

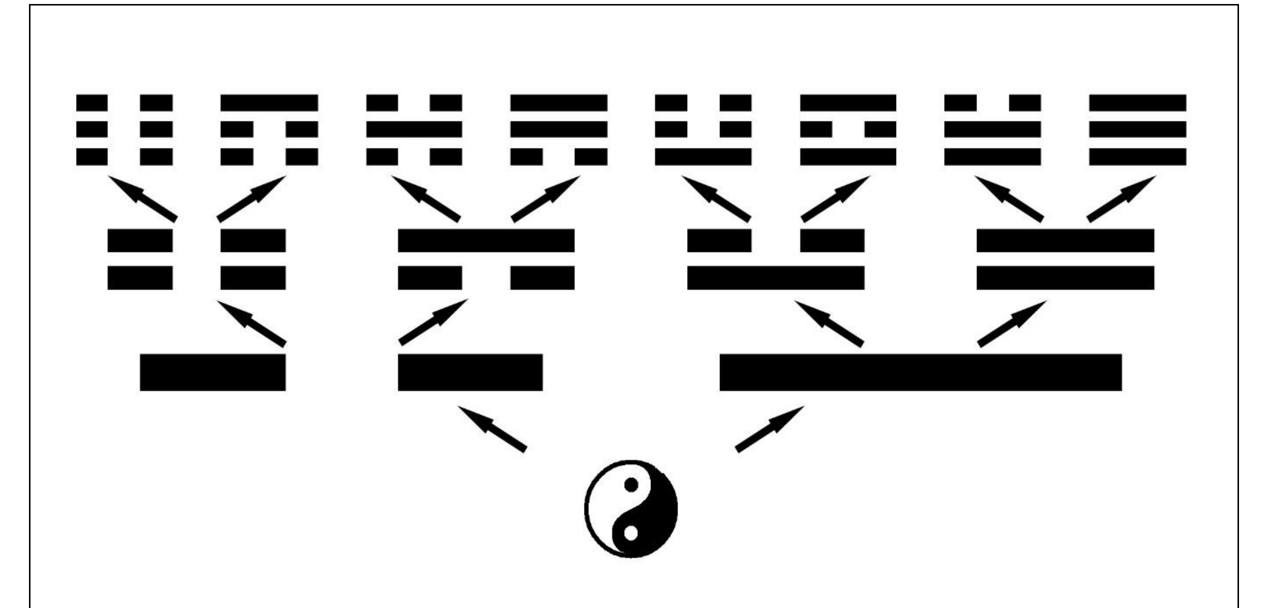


*Figure 1. Processus de formation des huit trigrammes (*ba gua*) à partir du* taijitu *(appelé aussi « poisson du yin-yang »). (DR)*

Des commentaires associés à chaque hexagramme – « le jugement », « l'image » et « les traits » pour les principaux – rendent compte de la situation et donnent des indications sur l'attitude à adopter. On lit par exemple, pour l'hexagramme 64 :
« […] Que le renard ayant presque accompli la traversée trempe sa queue. Aucun lieu n'est profitable […] Le feu se trouve au-dessus de l'eau […] Ainsi l'être accompli en étant très attentif dans la différenciation des choses demeure en sa place. »
(Traduction : Centre Djohi[4])

[4] « Le Yi King mot à mot », Paris, *Question de* (hors série)/Albin Michel, 1994.

Yi, mode d’emploi

Pour obtenir une réponse à une question donnée, il existe différentes techniques qui permettent de sélectionner un hexagramme parmi les 64 que compte le Livre. Pour faire bref, disons simplement qu’il existe trois méthodes usuelles : la plus ancienne est le tirage par tiges d’achillée (actuellement souvent remplacées par des baguettes de bambou) ; la plus courante utilise des pièces de monnaie (souvent des fac-similés d’anciennes pièces chinoises à trou central) ; la plus facile consiste tout simplement à ouvrir le livre à une page quelconque, en se fiant à son intuition. (Le lecteur trouvera davantage de détails sur le mode opératoire dans le deuxième article de ce dossier.)

Sauf si l’on ouvre le livre au hasard, la sélection de l’hexagramme se fait trait par trait. Et, chose remarquable, chaque trait est en quelque sorte vivant puisqu’il porte en lui son potentiel de changement. C’est ainsi qu’on distingue, pour le trait plein *yang*, le « Vieux Yang » mutant en *yin*, et le « Jeune Yang » non mutant. Il en est de même pour le trait discontinu *yin*. Il s’ensuit que l’hexagramme formé de tels traits correspondra, non à une situation morte car figée, mais à un processus en action tout à l’opposé d’un état pétrifié.

Mais quelle attitude adopter lorsqu’on est ainsi immergé dans un maelström de changement ? La solution la plus sage consiste à ne pas s’opposer au déroulement général des choses, à ne pas chercher à remonter à contre-courant du processus. Cette attitude d’opposition est non seulement dangereuse, voire suicidaire, mais elle est surtout inutile car le dynamisme du processus est tel qu’il génère en permanence des occasions et des opportunités qu’il suffit de saisir lorsqu’elles viennent à passer. Laisser les choses se dérouler sans s’y opposer ; s’harmoniser au mouvement : cette attitude typiquement taoïste d’attente – mais une attente active, attentive, avec un esprit ouvert – est connue sous l’expression 无为 *wu wei*, généralement rendue en français par « non-agir » ; une traduction qui n’est pas vraiment correcte. En effet, *wu wei* n’est nullement synonyme de passivité car, si *wei* signifie bien « agir », il a aussi le sens philosophique d’« interférence dans le processus naturel ». *wu* marquant la négation, *wu wei* peut être rendu par « ne pas interférer dans le déroulement naturel des choses » ; ce qui n’empêche pas l’action juste, bien au contraire.

Les pères du Yi

Dans ses grandes lignes et en très résumé, l'histoire du *Yi jing* met en scène des personnages de premier plan de l'historiographie chinoise. Chronologiquement, c'est le mythique héros civilisateur Fu Xi qui inventa les trigrammes. Quant à la combinaison des huit trigrammes en soixante-quatre hexagrammes, elle fut réalisée, selon l'historiographe Sima Qian (*ca* -145 à *ca* -87), par Shen Nong « le divin laboureur », contemporain de Fu Xi, alors que d'autres avancent le nom de Yu le Grand, fondateur, en -2207 selon la tradition, de la dynastie royale des Xia.



Figure 2. À gauche, Fu Xi, l'inventeur des trigrammes. À droite, Shen Nong, père de l'agriculture et de la médecine. (Farm/DR)

Vient ensuite le roi Wen, fondateur de la dynastie des Zhou, à la fin du XIe siècle avant notre ère. C'est le plus souvent à lui qu'est attribuée l'idée de combiner les trigrammes en hexagrammes. En tout cas, c'est au roi Wen que l'on doit la réorganisation du classement des hexagrammes en une version définitive, ainsi que la rédaction d'une explication – le « jugement » – pour chacune des figures. Il aurait effectué cet important travail alors qu'il était emprisonné sur l'ordre du tyran Di Xin qu'il combattait. Dans la foulée, citons aussi Wu Wang, duc de Zhou et fils du roi Wen. Homme d'État modèle, humble et sage, c'est à lui que l'on attribue le texte ajouté aux différents traits et qui en donne le sens. C'est à cette époque que le *Yi jing* devint oracle officiel de la cour sous le nom de *Zhou yi*.

Et puis bien sûr, il y a l'incontournable Confucius (551 à 479 avant notre ère). Penseur universel et curieux de tout, maître Kong se devait d'apporter sa contribution à l'élaboration du *Yi jing*. On raconte qu'à la fin de sa vie, il se passionna pour l'étude du Livre, le consultant si souvent qu'il fallut remplacer à trois reprises la reliure de cuir. Traditionnellement, on lui attribue la rédaction des commentaires connus sous le nom de *Shi yi* (« Dix ailes »). En réalité, on sait aujourd'hui que ces textes sont bien plus tardifs mais ils sont l'œuvre de confucéens et s'inspirent (au moins théoriquement compte tenu des dérives politiques de ces disciples tardifs) de l'enseignement du maître. Par la suite, le *Yi* connut un destin exceptionnel. D'abord, il échappa au gigantesque autodafé du Premier empereur Qin Shi Huang, en 213 avant notre ère, sans doute en raison de son utilité en tant qu'ouvrage de divination. Puis, à partir des Han (-206 à +220), le *Yi*, désormais marqué du sceau de Confucius, fut considéré comme une référence dans un monde qui plaçait la doctrine confucéenne au centre de ses activités. C'est ainsi que le Livre prit place parmi les treize Classiques confucéens et qu'il s'enrichit des commentaires d'inspiration confucéenne connus sous le nom de « Dix ailes ». Par leur style lourd et pompeux, ces commentaires contrastent fortement avec la partie ancienne du *Yi* et sont tout aussi éloignés de la pensée stimulante de maître Kong.

Si l'on se place maintenant d'un point de vue strictement historique, on ne peut pas dire grand-chose quant à l'époque de rédaction de la partie ancienne du Livre. La présence de nombreux caractères archaïques permettent en tout cas de placer sa naissance avant la deuxième moitié du VIIIe siècle avant notre ère. On pense qu'il a pu être l'œuvre d'un seul rédacteur si l'on en juge par la cohérence du style.

Un texte, des traductions

Un des problèmes les plus ardus pour qui aborde le *Yi jing* est celui de la traduction ; ou plutôt des traductions. Car, au-delà de la difficulté déjà bien réelle de rendre correctement le sens d'une langue dont la signification des mots est fluctuante suivant le contexte, on se heurte, avec le Livre des mutations, à un langage archaïque, utilisant de surcroît des mots de jargon divinatoire, le tout étant assaisonné d'une bonne dose de poésie. Inutile de dire qu'il ne suffit pas de connaître le chinois pour lire le *Yi* dans le texte. D'ailleurs, le « Chinois moyen » n'y

comprendra goutte, et seuls les spécialistes peuvent s'attaquer à ce texte redoutable avec une chance de succès.

Les difficultés des traducteurs – et, partant, des lecteurs – apparaissent très clairement lorsqu'on s'amuse à comparer différentes traductions d'un même passage. Parmi toutes les versions disponibles, nous avons sélectionné celle de Richard Wilhelm[5] (parce qu'elle est sans doute la plus connue dans son format de petit livre jaune), à comparer avec une traduction plus récente et axée sur le mot à mot, établie par le Centre Djohi, déjà cité. (Afin de mieux coller au texte chinois, cette dernière traduction ne comporte pas de ponctuation.) Les passages choisis se rapportent au premier hexagramme.

Wilhelm. L'HEXAGRAMME : Le créateur – LE JUGEMENT : Le créateur opère une sublime réussite, favorisant par la persévérance – L'IMAGE : Le mouvement du ciel est puissant. Ainsi l'homme noble se rend fort et infatigable.

Centre Djohi. L'HEXAGRAMME : Élan créatif – LE JUGEMENT : Élan créatif fondamentalement favorisant Ténacité profitable – L'IMAGE : Le ciel circule-et-agit avec une force infatigable Ainsi l'être accompli en se renforçant lui-même n'est jamais à bout de souffle

On voit bien que les deux textes traitent du même sujet mais les différences sont manifestes. Alors, que choisir ? Comment faire ? D'abord, accepter ces différences et les considérer, non comme des obstacles, mais comme des opportunités d'ouverture. D'ailleurs, nous savons combien le monde chinois était marqué par le changement et le Livre lui-même ne fait évidemment pas exception à la règle. Accepter les différences et les exploiter suppose évidemment que l'on possède plusieurs versions du *Yi jing*. Mais comme pourrait le dire le Livre lui-même : Pas de regret : la rentabilité de l'investissement ne fait aucun doute.

Si l'on en croit la tradition et plus précisément le *Zhou li* (« Rituel des Zhou »)[6], le *Yi jing* que nous connaissons aujourd'hui n'est pas l'original, mais constitue la dernière version d'une série de trois. La première est le *Lian shan* (« montagnes jointes ») ; il daterait de Yu le Grand, premier roi des Xia, et serait placé sous le signe de la Montagne (*gen* – hexagramme 52). La deuxième est le *Gui cang* (« retourner et engranger ») ; il aurait vu le jour sous les

---

[5] *Yi King Le livre des transformations*, version allemande de Richard Wilhelm, préfacée et traduite en français par Étienne Perrot, Paris, Librairie de Médicis, 1973.

[6] Le *Zhou li* est un des trois rituels classiques, attribué aux lettrés de la dynastie des Zhou (-1046 à -256).

Shang, successeurs des Xia, et aurait la Terre (*kun* – hexagramme 2) pour signe d'entrée. La troisième serait l'œuvre du roi Wen des Zhou, complétée par Confucius et ses successeurs. Cette dernière version est placée sous le signe du Ciel (*qian* – hexagramme 1).

Peut-être cette évolution en trois phases n'a-t-elle aucune réalité. En l'absence de toute preuve matérielle, nous ne pouvons que faire confiance au *Zhou li* – une confiance pas si mal placée pour d'autres sujets. Par ailleurs, si l'on adopte le point de vue analogique du symboliste, cette évolution dans le classement des hexagrammes doit forcément traduire une réalité cosmique, une caractéristique majeure de « l'état du monde » à trois moments précis. On passe ainsi de la Montagne (« ferme », « solide », « droit », « simple »…) à la Terre (« vertus féminines », « femme »…) pour finir par le Ciel (« masculin », « souverain »…). Quoi qu'il faille se montrer très prudent lorsqu'on se mêle d'interpréter des symboles – et spécialement lorsqu'il s'agit de commenter des données archéologiques –, on ne peut s'empêcher de voir là un reflet de l'évolution de la société au temps des premiers rois. Avec la première dynastie, celle des Xia, nous voyons naître la Chine, puissance « ferme et solide » (qualités indispensables pour une civilisation qui existe depuis plus de 4000 ans) qui a encore au moins un pied dans un néolithique « simple » et peu sophistiqué, proche du monde idéal de Lao Zi qui évoque « de petits États aux populations réduites […] [ayant] des ustensiles pour dix ou cent hommes sans les utiliser […] populations qui jusqu'à la vieillesse et la mort, n'entretiendraient aucune relations mutuelles. »[7] La période de la dynastie suivante, celle des Shang, est caractérisée par la « féminité ». Peut-être peut-on y voir le souvenir encore bien vivant d'un matriarcat tout-puissant durant la préhistoire et qui, sous les Shang, se manifeste de manière tangible dans les sphères du pouvoir (dont la présence d'une célèbre femme général d'armée connue sous le nom de « Dame Hao »). Avec les Zhou enfin, on bascule franchement (et pour longtemps) dans un patriarcat (« masculin ») qui montera en puissance jusqu'au pouvoir absolu (« souverain ») du Premier empereur Qin Shi Huang.

Un dernier mot, pour terminer et très brièvement, sur une question qui fait débat depuis longtemps : la relation des trigrammes à l'écriture. Jusqu'à une date récente, les huit trigrammes (*ba gua*) et leurs combinaisons en hexagrammes n'étaient pas considérés par les spécialistes comme des éléments d'écriture, mais comme de simples notations idéographiques

---

[7] *Lao Tseu, Le Véritable Tao Te King*, présenté et traduit du chinois par Eulalie Steens, Monaco, Éditions du Rocher, 2002, ch. 80.

au service d’une technique de divination par achillée. Toutefois, les choses ne sont peut-être pas aussi simples, certains chercheurs considérant aujourd’hui ces trigrammes comme de véritables éléments d’écriture de nature alphabétique. Ils présentent en effet une similitude avec certains mots, présents dans les inscriptions des Shang et des Zhou, qualifiés d’« étranges » par les linguistes, et que l’on identifie comme des nombres utilisés en tant qu’alphabet[8].

[8] Kelley D. B., *Cultural Diffusion*, Boston, Showa Boston Institute, 1997. — Wang Dongliang, « Du sacré au profane. Repères dans l’histoire du Yi Jing », *Question de*, 98, 1994.